

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Prophétie et fiction
L'Été avant la mort de France Daigle et Hélène Harbec

Gabrielle Poulin

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1986). Compte rendu de [Prophétie et fiction : *L'Été avant la mort* de France Daigle et Hélène Harbec]. *Lettres québécoises*, (43), 18–20.



Prophétie et fiction

L'Été avant la mort

de France Daigle et Hélène Harbec

Une gageure? Un défi? Écrire un livre à deux, comme on fait un enfant. Quand il s'agit d'un enfant, toutefois, l'imposition du nom n'a lieu qu'au moment de la naissance. N'est-ce pas un des plaisirs des futurs parents que de jongler tout au long de la gestation avec les perles onomastiques que la famille, la société et l'Église ont cultivées et cueillies au cours des siècles et parmi lesquelles la mode du jour choisit, pour les futurs parents, celles qui, sous l'éclairage moderne, lui-ront le plus agréablement? Quand le chef-d'oeuvre paraît, il ne reste habituellement que deux perles dans les mains du père et de la mère, dont l'une, pour d'obscures raisons sexistes, est rejetée sur-le-champ.

Les romanciers, c'est bien connu, jonglent pendant des mois avec les titres qui sauraient exprimer le plus adéquatement possible l'oeuvre qui grandit et se métamorphose sans cesse dans la chaude intimité solitaire de leur salle de travail. Le jour de la présentation au temple littéraire, il arrive que l'éditeur, inspiré comme un grand-prêtre, impose lui-même, d'une voix sans réplique, le nom devant lequel le parent unique se voit contraint de s'incliner.

Quand les deux auteurs de *L'Été avant la mort*¹ ont entrepris d'écrire leur texte (roman? récit? journal intime?), elles avaient déjà eu la révélation du titre prophétique de leur ouvrage. C'est même sous l'impulsion de cette révélation qu'elles se sont mises à l'oeuvre:

«D'abord un titre est venu. L'une d'entre elles a plongé dans ce titre et a entraîné l'autre à partager l'écriture», pouvons-nous lire sur la page liminaire. Les narratrices ont tenu leur pari. Tous les soirs, «elles ont écrit côte à côte dans le silence de la chambre». Ainsi, elles seraient deux à conduire l'enfant vers le temple. Le grand-prêtre n'aurait qu'à tenir sa langue: cet enfant-là, il ne le débaptiserait pas.

France Daigle

France Daigle, qui a déjà publié plusieurs ouvrages aux Éditions d'Acadie², abandonne volontiers ses textes à ce que d'aucuns appellent la contamination des genres. Du haut de leur chaire spécialisée, les critiques, qui aiment bien les oeuvres pures de tout alliage, n'ont jusqu'ici prêté que peu d'attention aux livres un peu bâtards de cette jeune compatriote de la déjà classique et rassurante Antonine Maillet. Quand l'auteur de *la Sagouine* publie une oeuvre, elle prend bien soin d'annoncer ses couleurs. Tout le monde ainsi sait, pour toujours, qu'*Évangéline Deusse* est une pièce de théâtre dont ne devraient parler que les critiques de théâtre et que *Pélagie-la-charrette* est destinée aux grands jurys d'oeuvres romanesques. Tout le monde se le tient pour dit, même si la voix des personnages traverse, inchangée, toujours reconnaissable, les murs étanches qui délimitent les deux catégories d'univers.

L'oeuvre de France Daigle donne lieu au quiproquo et connaît, *mutatis mutan-*

dis, le sort de l'Enfant oublié au temple: la critique romanesque la croit avec la poésie, sa mère; la critique poétique, avec le roman, son père. Nul ne songe à partir à sa recherche. France Daigle, qui est douée pour les deux genres littéraires et ne saurait les séparer ni dans son coeur ni dans son esprit ni dans ses livres, n'en fait qu'à sa tête. *Deo gratias!*

Les textes qu'elle a publiés jusqu'ici sont brefs. Un unique et court paragraphe semble chercher, sur l'étendue de la page, le lieu d'où il pourra rayonner tout en préservant son secret. Autour de la voix qui murmure, qui chante ou qui raconte, se crée une aire d'écoute et de partage où le lecteur-auditeur a envie de s'attarder.

D'un livre à l'autre, France Daigle renouvelle radicalement la forme de ses confidences. Dans *Sans jamais parler du vent* et *Histoire de la maison qui brûle*, elle enveloppait ses propos d'un formalisme un peu glacé. La romancière-poète, qui cherchait encore trop visiblement sa voi(x)e avait recours d'une façon monotone aux mêmes tournures syntaxiques; elle parsemait ses textes de mots-tics qui finissaient par agacer le lecteur. Dans les dernières oeuvres: *Film d'amour et de dépendance* et *L'Été avant la mort*, un nouveau souffle a réussi à ébranler l'esprit de système. Sous son action affleurent la tendresse et la chaleur comme si la glace formelle s'embrasait secrètement.

L'Été avant la mort se compose donc de deux textes parallèles qui portent le

même titre. Celui de France Daigle se présente le premier. Il ne compte guère plus de vingt pages et pas plus que deux cent soixante lignes. En somme ce court récit forme à peine le quart du livre entier. La narratrice s'applique consciencieusement et ostensiblement à remplir la commande que les deux amies se sont donnée. «J'entends son stylo gratter la feuille à côté de moi.» (p. 9) En aucun moment, elle ne perd de vue la compagne dont elle imagine la mort à la fin de l'été. Elle suit et décrit les signes progressifs de la fin sur le corps de l'autre (celle qui a suggéré le titre: *l'Été avant la mort*) et le mouvement de l'été dont les bruits et les sons arrivent par la fenêtre toujours ouverte.

Le récit de France Daigle, et c'est ce qui fait sa force, est sobre, net, presque clinique. L'émotion perce, mais à peine, comme si l'aspect «jeu» de ce drame n'était jamais oublié. L'intelligence veille. Partie d'échecs? La joueuse ne laissera pas prendre sa reine par la mort qui est son invisible partenaire. Une fois pourtant, elle ose exprimer son inquiétude quant aux conséquences de ce jeu d'écriture: «J'ai peur qu'une fois écrites certaines situations prennent soudainement vie et forme, comme appelées à l'existence par conjuration. Brouillage de nos désirs et de nos réalités. Mais elle veut bien continuer.» (p. 27)

Brouillage, oui! Sur le miroir, le reflet de l'autre apparaît confus. Qui est-elle? Les images du passé envahissent le présent. «Elle ne pleurait pour ainsi dire jamais. Elle disait tenir cela de sa grand-mère qui, répandait-on, n'avait de sa vie versé qu'une seule larme, et cela, à la mort de son époux bien-aimé. Elle me parlait souvent de cette histoire et d'ailleurs c'est peut-être de cette mort-là dont il est question ici.» (p. 16)

Une autre confusion, involontaire celle-là, provoquée par le passage arbitraire de l'imparfait au présent, brouille les avenues de ce texte et affaiblit sa portée. L'écriture paraît parfois laborieuse. Certains raccourcis et certaines ruptures grammaticales écorchent la syntaxe et engendrent des équivoques:

La mort cessait alors de se dessiner partout autour d'elle et il devenait possible de croire qu'on s'inquiétait pour rien, que les tests s'avèreraient négatifs, qu'il n'y avait aucun danger, que depuis toujours nous jouions à



Photo: J. Gallant
France Daigle

croire à cette maladie, qu'en fait il n'en était rien [sic] qu'il n'en serait jamais rien [sic]. La santé, lorsqu'elle trouve par tous les chemins à se frayer en nous une voie honnête et honorable. (p. 26)

Nonobstant ces quelques réserves, *l'Été avant la mort* de France Daigle marque un réel progrès par rapport aux oeuvres antérieures. Il introduit en outre à merveille au récit d'Hélène Harbec qui va occuper les trois derniers quarts du recueil.

Hélène Harbec

L'on reste saisi devant la parfaite maîtrise de cette première oeuvre d'Hélène Harbec. France Daigle s'attachait à suivre sur le corps de l'amante cancéreuse les signes physiques de la mort imminente. Celle qui dit «je» dans le texte d'Hélène Harbec a découvert la fissure qui ronge sournoisement le couple fragile. La mort qui est annoncée ici pourrait bien être la séparation des amantes: la narratrice et sa compagne Isadora.

Tout n'est pas si simple, cependant. Sur les quarante pages de ce récit se jouent les mirages d'un été éphémère qui sont à la fois promesse et trahison. Comme des miroirs magiques, ces pages font apparaître le passé et la nostalgie, le présent sans racine et sans fruit et la fin de l'été, des rêves et des jeux.

Chambre de miroirs. Chambre d'échos. Quatre voix traversent sans cesse le texte d'Hélène Harbec: voix grave de la narratrice, voix inquiète et pressante d'Isadora, la compagne pos-



Hélène Harbec

sessive, voix fragile et obsédante de deux petites filles qui s'ennuient. Ces voix, qui cherchent à retenir l'amante et la mère hors de l'écriture, Hélène Harbec réussit à les orchestrer d'une façon magistrale. Les réflexions des enfants forment une sorte de contrepoint à la méditation lucide et douloureuse de la narratrice et aux appels lancinants d'Isadora.

Pour pouvoir s'acquitter de l'obligation de fabriquer le texte-fétiche de *l'Été avant la mort*, voici que la narratrice imagine une sorte de pièce de théâtre dont la maison déjà exigüe et surpeuplée deviendra la scène. Les figurants sont déjà en place. Il n'y aura qu'à introduire un seul personnage, celle qui est désignée sous le nom de «la femme de la pièce». L'autre protagoniste restera en coulisse, dans la nature. C'est un vieillard à barbe blanche, revêtu d'un costume foncé, qui s'appuie sur une canne rouge. Sur la femme de la pièce, qui est son double tragique, la narratrice projette le malaise




qui s'est emparé d'elle. Elle suit cette ombre pas à pas, la pousse, la précède. L'été sera bref. La mort est déjà à l'oeuvre dans cette maison. Que la femme de la pièce ose sortir la première! Qu'elle prenne sur elle les présages funestes de cet été-qui-n'a-pas-lieu.

Mais «la vie a pris le dessus», la voix des enfants s'élève de plus en plus souvent. Elles ont senti le danger. Ici, elles sont les seules qui ne jouent pas. Elles posent des questions dérangeantes: «Maman, est-ce que tu aimais papa dans ce temps-là? — Moi, j'aime mon chien comme si c'était papa. Toi?» (p. 62) «Maman, quand je serai grande, est-ce que j'aimerai ma soeur comme toi tu aimes Isadora?» (p. 48) «Maman, est-ce que tu donnes des baisers de langue?» (p. 42) Elles sont hantées par la mort qu'elles n'ont pas le pouvoir, elles, d'exorciser dans l'écriture ni dans l'amour. «Dans ton livre, il n'y aura pas de cheval qui meurt? Dis non, maman.» (p. 35) «Maman, pourquoi il y a juste des filles et des femmes dans notre maison? Heureusement qu'il y a notre chien. Ça fait un garçon.» (p. 39)


Ce sont tous les mots d'enfant qu'il faudrait relever ici. Les petites filles ont le premier mot de ce texte. Témoins de la vie, elles cherchent inconsciemment à défendre la vie contre les périls de la «littérature» et à s'immiscer dans le livre pour lui enlever son venin. «Quand maman écrit, c'est comme un mystère. Avant je lui parlais tout le temps, maintenant je reste debout sans rien dire.» (p. 35) «Ce serait un beau livre, maman, si tu écrivais c'était la joie dans cette famille ce soir-là.» (p. 69) Cette présence de l'enfant n'a cessé de préoccuper la narratrice; elle l'a empêchée de quitter la vie des yeux un seul instant.

Hélène Harbec n'a pas non plus trahi la littérature. Dans ce texte émouvant, riche, limpide et profond, se poursuit une sorte de dialogue à peine audible entre l'esprit et le coeur. Un dialogue qui n'a rien d'abstrait ni de théorique. La mort et la vie s'affrontent dans le coeur des jours et des nuits d'un été plein d'orages. La mort et l'amour. La mort et l'écriture. Dans sa prescience, l'enfant a découvert les enjeux. La narratrice l'a compris. Aussi est-ce encore à l'enfant qu'elle laisse le dernier mot: «Maman, moi j'aime mieux me déguiser que me faire belle parce que quand je me déguise, je



Poésie, 112 p., 10\$

Diane ELLE



Germinations: une poésie-témoignage. Dans un même recueil, la prose et la poésie s'amalgament. Une vie se raconte par le cri, le silence, l'angoisse de la naissance et celle de la mort. Une réflexion s'élabore. Une synthèse se fait. Un portrait se dessine. Dans une écriture articulée, Diane ELLE dit sa vérité. Avec les mots, elle stigmatise vingt ans de mémoire. Ces poèmes-témoignages aboutissent à un éclatement, effort ultime de partage.

L'auteure, Diane Lefebvre, est originaire de Saint-Félix-de-Valois (Berthier) au Québec. Elle a été professeur au Bureau des langues à Ottawa, au ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, dans quelques cegeps, à la Faculté d'éducation permanente de l'Université de Montréal, à l'UQAC et à l'école d'été de Trois-Pistoles pour l'Université Western de London.

Éditions Qui, C.P. 66, Montréal (Québec) H2P 2V2 (514) 388-7124

peux me faire belle sans que les autres le sachent.» (p. 74)

L'écriture d'Hélène Harbec n'a pas non plus cherché à se faire belle. Elle a simplement caché, derrière les masques de la fiction, cette sorte de beauté sans fard et sans prétention, qui est faite de naturel, de silence, de musique, de tension et d'équilibre. Dans ce chant intime, toutes les voix peuvent se rassembler, autant celle de la maturité que celle de l'enfance. Se faire belle sans que les autres le sachent: quel merveilleux projet! Ce pourrait bien être là l'un des secrets de l'art.

Dès lors, qu'importe le titre de l'oeuvre! Qu'importe la convention qui lui a donné naissance! Qu'importe la publicité! Qu'importe la critique! Les déguisements n'ont rien à voir avec la beauté inaliénable qui se découvre dans le secret de la lecture. □

1. France Daigle et Hélène Harbec, *L'Été avant la mort*, Montréal, les Éditions du Remue-Ménage, 1986, 77 p.
2. France Daigle, *Sans jamais parler du vent, roman de crainte et d'espoir que la mort arrive à temps*, 1983, 141 p.; *Film d'amour et de dépendance, chef-d'oeuvre obscur*, 1984, 119 p.; *Histoire de la maison qui brûle vaguement suivi d'un dernier regard sur la maison qui brûle*, 1985, 107 p.